

L'ABEILLE D'ÉTAMPES

PRIX DES INSERTIONS.

annonces... 20 c. la ligne. Réclames... 30 c. —

Les lignes de titre comptent pour le nombre de lignes de texte dont elles tiennent la place. — Les manuscrits ne sont jamais rendus.

Les annonces judiciaires et autres doivent être remises le jeudi soir au plus tard, sinon elles ne paraîtront que dans le numéro suivant.

Le Propriétaire Gérant, AUG. ALLIEN.

JOURNAL DES INSERTIONS JUDICIAIRES ET LÉGALES

DE L'ARRONDISSEMENT

Littérature, Sciences, Jurisprudence, Agriculture, Commerce, Voyages, Annonces diverses, etc.

Paraissant tous les Samedis.

Étampes. — Imprimerie de AUG. ALLIEN.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Un an... 12 fr. Six mois... 7 fr. 2 fr. en sus, par la poste. Un numéro du journal... 30 c.

L'abonnement se paie d'avance, et les insertions se comptent. — A l'expiration de leur abonnement, les personnes qui n'ont pas l'intention de le renouveler doivent refuser le Journal.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1874, dans l'un des journaux suivants: Pour l'arrondissement de Versailles, dans la Concord de Seine-et-Oise, le Journal de Seine-et-Oise, le Libéral de Seine-et-Oise, l'Union libérale et démocratique de Seine-et-Oise; — pour celui de Corbeil, dans

BUREAUX DU JOURNAL, RUE DU PONT-QUESNEAUX, 3,

Chez AUGUSTE ALLIEN, imprimeur.

le journal l'Abécille de Corbeil; — pour celui d'Étampes, dans le journal l'Abécille d'Étampes; — pour celui de Mantes, dans le Journal judiciaire de Mantes; — pour celui de Pontoise, dans l'Echo Pontoisien; — pour celui de Rambouillet, dans l'Annuaire de Rambouillet.

Heures du Chemin de fer. — Service d'Été à partir du 4 Mai 1874.

Table of train schedules with columns for stations (Orléans, Étampes, etc.), departure times, and arrival times for various routes.

Train n° 403. Départ d'Étampes pour Orléans: 5 h. 17 m., matin. | Monnerville, 6 h. | Angerville, 6 h. 10. | Tourny, 7 h. 4. | Orléans, arrivée, 8 h. 35 m., matin.

ÉTAMPES.

* * La ville d'Étampes vient de voter une somme de 50 francs, pour la souscription au Lion monumental de Belfort.

* * Nous apprenons que l'Orléanais doit aller prendre part au Concours de demain, à Montlhéry, et que les Membres honoraires qui voudront bien l'accompagner profiteront du rabais accordé par la Compagnie.

Nous ne voulons pas être des derniers à souhaiter bonne chance à notre jeune société.

Théâtre d'Étampes.

Soirée du 24 Mai 1874.

Encore quelques évolutions d'aiguilles au pourtour du cadran du Collège. — que nous apercevons d'ici; — que le vieux marteau frappe deux fois encore minuit sur l'ami que cloche des Barnabites, si précieusement sonore, à certaines heures du jour, pour l'oreille des employés de l'imprimerie, — et le mois de mai aura vécu... Bon voyage!

A-t-il été assez grincheux, quinteux, morose et magistralement désagréable, ce mois que les faiseurs de vers ont célébré, chanté, adulé en tout temps et sous toutes les formes? — C'est, nous pensons, la corporation des confiseurs qu'on doit accuser de complicité avec les rimailleurs; — ouvrez une papillote, et vous lirez:

Le joli mois de Mai c'est le mois des amours! — brisez la chatoyante enveloppe d'un sucre de pomme, vous y trouverez la réplique:

La jeunesse et les fleurs s'y rencontrent toujours.

— C'est à faire prendre en grippe les poètes et les sucreries! — Vrai! si nous avions un ennemi intime parmi ces fadasses producteurs, nous lui donnerions le perfide conseil d'aller offrir, dès demain, sa marchandise dans nos centres viticoles, et nous gagerions, à coup sûr, que son compte serait promptement réglé.

Vous n'aimez donc ni le vin ni les noix fraîches, poètes de contrebande? — Vous ignorez donc que votre « joli mois de mai » a gelé les vignes et les noyers?...

Feuilleton de l'Abécille

DU 30 MAI 1874.

UN ROMAN DE FAMILLE

En 1871.

V

LE MESSAGER DE LA MAUVAISE NOUVELLE.

La Faricotte sortit après s'être assurée que l'on aurait prochainement besoin d'elle pour les lessives, les fournitures de poissons et tout ce qui concernait ses deux états; l'amour de Faricotte ne lui faisait jamais oublier ses petits commerces.

Au moment où elle ouvrait la porte cochère, elle se recula pour faire place à un jeune homme qui entra dans la cour. Il portait l'uniforme des gardes mobiles: c'était Marcel qui était enfin guéri de sa blessure, et venait remplir la triste mission qu'il s'était imposée.

Il y avait dans toute sa personne un mélange d'énergie et de timidité. Son teint naturellement blanc avait pris ces tons chauds et cette couche de hâle que donnent la fatigue et la vie en plein air; son visage fin et délicat s'était accentué. On remarquait dans cette physionomie, devenue plus mâle, un je ne sais quoi qui semblait dire: « Je reviens des camps, je reviens des batailles,

et les pommes de terre, donc? n'en mangeriez-vous pas, par hasard?...

Nous vous le disons net: votre « joli mois de mai » ressemble, à s'y méprendre, au gai du fabuliste, et c'est vous qui lui avez attaché les fameuses plumes.

Notre boutade lâchée, reconnaissez franchement que ce vilain « joli mois de mai » si désastreux pour le commun des martyrs, a été au moins fructueux pour les directeurs de théâtre; contrairement aux us et coutumes, tous ont tenu portes ouvertes, — tous ont vu la foule envahir leurs salles, à Paris, en province, partout, même à... Étampes!!

Trois spectacles en Mai! — trois fois salle comble! — C'est presque fabuleux, mais cela est exact. —

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mais il a fallu, pour obtenir ce prodige, l'existence de La Fille de Madame Angot, et la présence de Brasseur dans La Cagnotte.

Qu'on dise maintenant qu'on n'aime pas le théâtre dans notre ville!

Le public est allé voir La Fille de Madame Angot par la raison qu'il ne la connaissait pas, — tandis qu'il est venu voir Brasseur par ce qu'il la connaissait: là est la différence.

Que dire de ce charmant comique qui n'a été dit et répété cent fois? — Les cinq actes qu'il a si délicieusement interprétés n'ont été qu'un long éclat de rire tempéré par d'incessants bravos! — Quant à nous, nous lui disons: Merci, cher artiste! — Vous avez bien voulu conserver la souvenance du bon accueil reçu dans notre ville et vous y êtes revenu; — revenez-y encore, le plus souvent possible, — notre juste sympathie, en se mettant au niveau de votre beau talent, ne pourra que s'accroître.

LA TRIADE

OU LES MARTYRS D'ÉTAMPES, Poème par le Sr Rocquet.

(Tous droits de reproduction réservés.)

Nous devons à l'obligeance de M. Léon Marquis, l'infatigable chercheur, la communication du petit poème suivant, consacré à la gloire des Saints patrons de la ville d'Étampes, dont il a découvert récemment le manuscrit à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

je reviens de la mort. » Les gens qui ont eu à dépenser beaucoup de courage et de force nerveuse prennent tout à coup une autre expression: ils se transforment comme les enfants qui grandissent; seulement chez eux ce n'est pas le corps, c'est l'âme qui a grandi.

Mais quand elle lui devenait inutile, Marcel rentrait son énergie en dedans, comme il remettait le sabre au fourreau; on ne la devinait plus qu'aux flammes qui brillaient dans ses yeux noirs; il revenait tout de suite à sa nature essentiellement féroce.

C'était précisément le contraste qui existait entre son caractère et celui de Richard qui avait établi tout de suite leur liaison intime.

Richard était un franc militaire, décidé, bruyant, riant haut, parlant haut. Il était d'ailleurs, comme nous l'avons dit, plus âgé que Marcel, il avait naturellement plus d'assurance, et se montrait aussi hardi dans le monde que dans les camps. Le jeune mobile s'était pris d'une grande affection pour cette nature qui le complétait. Il s'était lié avec Richard pour avoir un ami qui le consolât de n'avoir plus de famille et pour le faire passer le premier chez les personnes inconnues et le charger de porter la parole.

Marcel entra donc chez M^{me} de Sornay. Il avait dans une poche la dernière lettre du malheureux Richard, et dans l'autre son acte de décès.

La Faricotte, en voyant l'uniforme des mobiles, s'arrêta éblouie et s'écria:

— Ah! Jésus! Maria! c'est fois-ci, c'est pas un rouget de Prussien, c'est pas un casque pointu qui vous entre dans le cœur, c'est du Français, du vrai Français! Dites donc, monsieur le militaire, puisque vous

Ce petit poème dont la versification n'est pas toujours très-élégante, est un nouveau monument de la dévotion de nos aïeux pour nos Saints patrons. Nous sommes heureux de pouvoir l'offrir à nos lecteurs comme une actualité dans la semaine où a eu lieu la seconde Procession des Châsses.

Rocquet, l'auteur du poème nous est tout à fait inconnu, nos recherches ne nous ont rien fait découvrir sur son origine ni sur son existence. Ce petit poème paraît avoir été composé vers 1720; c'est du moins ce que l'on peut induire de l'écriture du manuscrit et de l'orthographe. L'Essai de Bibliographie étampoise mentionne ce poème comme inédit.

Dans l'impression, nous nous conformerons au texte du manuscrit, que nous reproduisons avec son orthographe, nous bornant à ajouter des accents sur les lettres qui doivent en avoir aujourd'hui, et à adopter la ponctuation actuellement en usage.

A. A.

A Messieurs les Chantre, Chanoines et Chapitre de Notre-Dame d'Étampes.

Messieurs,

Je prends la liberté de vous offrir un ouvrage à qui vous devez votre protection, puisqu'il soutient la gloire de trois Martyrs, dont vous possédez des reliques. C'est un poème où l'idolâtrie est vaincue, et la Foy triomphante. Je me persuade que vous prêterez l'oreille à mon Uranie, qui vous demande la permission de vous exprimer ses sentiments, sur des sujets qui sont les principales cérémonies de votre Église. Parmi la morale que j'allègue, pour donner du poids à ces vers, vous remarquerez les raisons que j'ai tâché de relever par les ornements de la poésie. Cet artifice n'oste rien à la naïveté de l'histoire, la vérité se découvre toujours et les saints ne manquent point d'être reconnus pour ce qu'ils sont. Lorsque je voy les honneurs que vous rendez à la mémoire des vôtres, et la dévotion des peuples qui accourent aux solennités que l'on en fait, j'ai vu, Messieurs, que celui-là est véritablement catholique, qui a de la vénération pour leurs ossements, et que l'hérétique est un opiniâtre qui ne veut point croire aux miracles que Dieu opère par ses Saints. Je ne trouve rien de plus fort que le courage de Can, de Cantien, et de Cantienne leur sœur, quand ils renoncent tous trois aux dignités de leur naissance, et refusent encore celles que l'on leur propose, ne s'épouvantant pas de la mort, que d'une ombre qui passe en un moment.

N'ay-je pas lieu, Messieurs, de les appeler des héros,

après l'exemple qu'ils nous laissent de leur vertu? Je puis dire qu'ils avoient des lumières, qui leur estoient communes avec le Soleil; cet astre perce les nuages qui nous cachent sa beauté; vos saints pénétraient ce qu'il y a de plus mystérieux dans la vraie religion; ils n'estimoient point de faveur plus grande que celle d'être serviteurs de Jésus-Christ! Aussi ne régloient-ils leurs actions, que sur les conseils que sa voix leur suggéroient. Ils sont morts enfin dans la profession de son évangile, et ont reçu la couronne que l'on acquiert par le martyre. Toute la France sait que vous en conservez des reliques, et c'est un avantage dont jouit aussi une des églises de Milan, mais que le dépôt, qui est gardé chez les Milanois, soit enfermé dans une châsse aussi riche que celle d'Étampes, c'est ce que tout le monde ne croit pas. En effet, Messieurs, le vermeil doré dont elle est couverte, les diverses figures qui l'embellissent, et les agréments qui l'accompagnent, sont d'un prix qu'on ne peut assez estimer. C'est être magnifique envers Dieu, que de l'être envers ses Saints. Je loue cette dépense, dont l'excès n'est jamais blâmable, puisqu'on ne peut jamais trop honorer des martyrs dont les corps ont été des temples du St Esprit. Je souhaiterois avoir assez de termes pour expliquer les devoirs que vous leur continuez. Il faudroit que j'eusse un esprit comme vous, dont la piété est exemplaire, pour être capable de vous imiter en des actions si justes. Ce que je puis, c'est de vous admirer, et de vous donner toute mon estime dans la protestation que je fais d'être inviolablement,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur.

ROCQUET.

LA TRIADE

OU LES MARTYRS D'ÉTAMPES,

Poème.

Je veux de tes Martyrs te retracer l'histoire, Étampes, avec moi respecte leur vertu: Tout en fut attaqué, rien n'en fut abattu, Et chaque affront souffert en relata la gloire. Ils scavoient que le ciel, cet unique séjour, Du solide bonheur et du parfait amour, Ne se peut acheter qu'en méprisant le monde; Le dessein en fut pris, ils en tinrent l'accord,

cœur et de délicatesse il en arriverait à leur apprendre la fatale vérité.

Il reconnut du premier coup d'œil les modèles des deux photographies; mais ce que le soleil lui-même n'avait pu rendre, c'était cette expression de tendresse, cette transparence de l'âme qui éclairait ces deux visages. Marcel pensait à la mère qu'il avait perdue, en regardant M^{me} de Sornay: il y avait sur cette figure épanouie des trésors de tendresse maternelle et une adorable bonté qui lui sautaient aux yeux et, pour ainsi dire, lui sautaient au cœur.

On l'introduisit dans le salon, on lui avança un fauteuil au coin du feu, on le prenait pour le porteur de la bonne nouvelle, on l'accablait de petits soins, et s'il n'avait pas eu de si grandes jambes, on lui aurait mis volontiers un tabouret sous les pieds.

Tout cela n'empêchait pas les questions de plouvoir; les deux femmes, radieuses, lui parlaient avec cette volubilité de la joie, qui permet à peine de répondre un mot.

— Mon fils a donc échappé au péril? disait la mère.

— Il s'est fait remarquer par son courage? disait la femme.

— Parlait-il souvent de moi?

— Et de moi, monsieur?

— Il va revenir bientôt?... sous peu de jours?... Oh est-il maintenant?

Marcel s'en tirait par des réponses évasives et ne pouvait s'empêcher de frémir en songeant que ce fils, ce mari, qu'elles espéraient revoir d'un jour à l'autre, n'était plus que ce cadavre qu'il avait vu à la bataille du Mans, un cadavre horrible, fracassé comme une statue

Et tous trois animés d'une ferveur profonde, Pour aller à la vie, allèrent à la mort.

O vous, qui jouissez du céleste héritage, Qui voyez dans le sein de la Divinité, Ce qu'a produit la Foy, ce qu'est la Vérité, Qu'on ne voit icy-bas qu'au travers d'un nuage. Esprits reçus en paix, échauffez mes esprits, J'ay besoin de secours en ces vers que j'écris, La grandeur du sujet est un poids qui m'accable; Mais, si vous m'assistez, j'espère m'en frayer, Comme Dieu dans ses saints se fait voir admirable, Il est juste qu'en Dieu je vous fasse admirer.

La ville des Césars, dont la force guerrière Donna jadis des lois à tout cet univers, Rome, après si féconde en supplices divers, Vit naître Cantien, et sa sœur et son frère. Le sang qui les forma fut un illustre sang, Aucun rang ne parut plus pompeux que leur rang, Puisque des Empereurs en fondèrent la race. Ils naquirent tous grands au milieu des trésors, La nature voulut l'emporter sur la Grâce, Mais l'Esprit éclairé l'emporta sur le corps.

La raison leur apprit à vaincre les molleses, A ne point s'élever que par l'humilité, A ne se consumer que dans la charité, Et prendre un vray dégoût pour les fausses caresses. Prothe chéri du ciel, Prothe leur gouverneur, Prothe qui leur montra la route de l'honneur, Seint les fortifier dans leur sage conduite. Il joignoit sa tendresse à leur affection, Et ce qui plus charnoit les chrétiens de sa suite, C'est qu'il donnoit l'exemple avec l'instruction.

Ce vieillard, qui faisoit les fonctions de prestre, Et s'acquiesçoit fort bien d'un si noble devoir, Estant rempli de zèle, ainsi que de savoir, Ne pouvoit pas manquer d'estre un habile maistre. Aussi Dieu, qui toujours veille sur les humains, L'avoit-il réservé pour nos jeunes romains, Dont la confession devoit ravir les anges; Et, suivie en Frioul de peuples convertis, Mériter d'autant plus d'honneurs et de louanges, Que les grands rarement veulent estre petits.

Un tel abaissement n'a rien que de sublime, Prothe avoit en le soin de dire et d'enseigner, Que, de servir à Dieu, c'est pleinement régner, Et que nostre mépris nous acquiert de l'estime. Les preuves qu'il rendoit de tant de haut secrets A ses princes soumis aux célestes décrets, Estoient prises du fonds de la théologie, Il les en enflamoit à toute heure, en tout lieu, Et, leur en expliquant la force et l'énergie, Leur amour s'abîmoit dans l'amour d'un seul Dieu.

Il avoient par ses mains reçu le saint baptême, La Grâce conférée en un tel sacrement, Donnoit à leur esprit un doux élancement Vers l'adorable auteur d'un fruit grand en soy-mesme. D'un don qui les comblait de secours triomphants, Et les portoit à vivre ainsi que des Enfants Qui n'estoient plus souillés du péché d'origine. Ils l'avoient en ce point l'Éternelle Bonté Qui fondeit leur salut sur l'entière ruine De ce que leur naissance avoit d'iniquité.

Un Diocélian, un tygre impitoyable, Un insigne idolâtre, un démon des enfers, N'avoit en ce temps-là des prisons et des fers, Que pour y voir souffrir l'Église méconnaissable. Que pour caïomnier des chrétiens innocens, Et les forcer enfin à donner de l'eucens A des dieux de métal, à de vaines idoles; Mais, s'il lioit le corps, il déliroit l'esprit, Les âmes qu'il tenoit n'estoient pas assez molles, Pour vouloir préférer Dagon à Jésus-Christ.

Ses édits cependant volaient de terre en terre, Ils estoient publiés au nom des immortels, Avec commandement d'abbatre les autels, Et les temples dressez au vray Dieu du tonnerre. Ce cruel empereur, ferme dans ses desseins, Avoit des conseillers, comme autant d'assassins, Qui n'espergnoient alors ny biens, ny sang, ny vie. On souffroit cette perte en souffrant pour la Foy, Qui portoit la constance au-dessus de l'envie.

de plâtre qu'on aurait brisée en petits morceaux. — Vous avez froid, monsieur ? dit M^{me} de Sornay, en voyant pâlir Marcel. Isnérie, vas dire à Juliette de rapporter du bois; le feu ne va pas!

— J'avons d'assez bons bras pour l'apportais moi-même, répondit la Faricotte, qui s'identifiait trop à la famille pour ne pas tenir à entendre tout ce qu'on allait dire de Richard.

Elle revint avec une énorme bûche, qu'elle tenait aussi facilement qu'une allumette, et pendant qu'elle soufflait le feu, elle écoutait la conversation.

— Il faut pourtant le préparer, se disait Marcel, pendant que les questions pleuvaient sur lui comme une grêle de balles.

Jamais il ne s'était trouvé dans une pareille pèripétie. Il était épouvanté du message qu'il venait remplir: dans son embarras et dans sa profonde pitié, il donnait plutôt de l'espoir que de la crainte; il répondait sans trop se rendre compte de ses paroles et, comme tous les gens timides, il disait presque toujours le contraire de ce qu'il voulait dire.

Il avait arrangé d'avance dans sa tête toute la triste scène de son entrée dans la maison; mais il avait compté sans son émotion, sans sa timidité, sans son bon cœur tout rempli de compassion.

Puis tout ce que l'on prépare tranquillement, quand on est seul avec des personnages invisibles, auxquels on a fait répondre ce qu'on veut, croule nécessairement lorsque l'on est en face de deux yeux qui vous regardent; à plus forte raison, quand il y en a quatre, et que ce sont les yeux d'une femme, d'une mère, qui vous interrogent et réfléchissent toutes vos paroles.

Et ne la laissoit point succomber à l'effroy.

Les frères, et la sœur, tous trois dans la retraite, Jour et nuit occupés de saintes leçons, A former un concert de divines chansons, Vivoient dans une joye innocente et secrète, Quand l'horrible teneur de ces rudes arrests Et de mille tourmens les funestes apprests Sans estonner leurs cœurs, frapèrent leurs oreilles. Ils levèrent les yeux vers leur souverain bien, Unirent leurs esprits, redoublèrent leurs vœux, Et, résolus à tout n'appréhendèrent rien.

Ils prirent, il est vray, le chemin d'Aquilée, Pour pouvoir éviter la persécution; Il n'est rien de blâmable en cette intention, Leur âme de la peur ne fut point ébranlée. Mais pleins de bienveillance et de sincérité Envers les gens réduits à la mendicité, Ils ne pensèrent plus qu'à faire des largesses. L'effet suivit bientôt ce dessein glorieux. Et, pauvres devenus en quittant leurs richesses, Ils s'estimèrent trop d'estre riches aux cieus.

(La suite prochainement.)

Nouvelles et faits divers.

— Le Journal officiel vient de publier le programme de l'Ecole d'horticulture créée à Versailles en vertu d'une loi votée par l'Assemblée nationale en décembre dernier.

L'Ecole d'horticulture de Versailles aura principalement pour but de former des jardiniers capables et joignant à la connaissance de la théorie celle de la pratique manuelle.

Le régime de l'Ecole sera l'externat, et, par conséquent, les élèves vivront à Versailles de la façon que leur permettront leurs ressources.

Pour atténuer un peu ce que cette obligation de pourvoir à leur entretien a de lourd pour les familles, et afin d'attirer aussi un plus grand nombre de jeunes gens vers l'Ecole d'horticulture, la loi crée dix huit bourses: à raison de six par années d'études.

Les six premiers candidats placés sur la liste jouiront de ces bourses, et les titulaires recevront une allocation annuelle de 600 fr. payables mensuellement.

Avec le concours de ces 50 fr. par mois, les familles peu aisées n'auront qu'un supplément raisonnable à envoyer à leurs enfants pour les maintenir à l'Ecole.

Les études dureront trois ans dans cette Ecole d'horticulture, qui inaugure chez nous un enseignement nouveau, et après leurs trois années d'études, les élèves sortis parmi les premiers pourront obtenir un stage d'une année, avec jouissance d'une allocation fixée à 4,200 francs, dans l'un des grands établissements horticoles de la France ou de l'étranger, à leur choix.

— Il y a huit ou neuf mois, une famille des environs de Valence, composée de deux époux et du père de l'un d'eux, avait un porc malade du charbon.

Quand on vit que la bête était irrésistiblement perdue, on fit appeler le seigneur de l'endroit. Celui-ci trouva, à son arrivée, le porc enveloppé dans une couverture au milieu de la cuisine et complètement immobile. Il lui prit le pied, le cochon ne bougea pas; ce pied, d'ailleurs, était froid. Alors, dans une belle indignation professionnelle, le seigneur déclara que son métier n'était pas de tuer les bêtes mortes, et qu'il ne saignerait point un porc « qui ne régnoignait (regimbait) pas. »

On fit appeler un autre praticien qui, moins scrupuleux, dépeça le porc. La famille s'en nourrit autant qu'il dura. Aujourd'hui, la femme et le père ont une décomposition gangreneuse des chairs, l'un à la bouche, l'autre au bras, et le mari vient de mourir de la même horrible affection, qui, pour lui, s'était localisée à la jambe. L'état des deux malades survivants est tel que nous ne croyons pas devoir ici exprimer de pronostic sur leur compte.

Que ne peut-on faire lire de tels exemples à chacun dans la campagne! Peut-être effrayeraient-ils ceux qui, par un déplorable calcul, risquent leur propre santé et leur vie pour ne pas se résigner au sacrifice de la viande

d'une bête morte ou mourante de maladie. Et, à côté de ceux qui la mangent eux-mêmes, combien d'autres essayent de la vendre au-delors, empoisonnent ainsi leurs semblables, communiquant peut-être à des humains, pour un mince profit, le germe d'horribles et implacables maladies dont la science sera impuissante ensuite à reconnaître les causes! Si les premiers sont des insensés, les seconds sont des criminels.

— Deux porteurs à la Halle, n'ayant plus rien à porter, portèrent leurs pas vers un cabaret où l'un porta des coups à l'autre, qui porta plainte et l'affaire a été portée en police correctionnelle: querelle de jeu! cela finit toujours ainsi chez certains individus qui vont faire une petite partie pour se délasser de leur travail; ils se pochent les yeux, se brisent les reins sur une table, se cassent un membre quelquefois, et voilà un peu l'histoire de Vannier et Desbœufs, son ami, car ils n'ont pas cessé d'être amis, comme vous allez le voir.

Tous deux se délassaient donc de leur travail, les cartes en main. Que jouaient-ils? des lettres. Il est à peine utile de le dire. Desbœufs, qui porte 200 kilos sur ses épaules, porte, en revanche, assez mal le vin.

Vannier, lui, est le tonneau des Danaïdes, à la nature du liquide près. Il avait donc toute raison et aussi tous les atouts dans son jeu.

Quant à Desbœufs, il avait complètement perdu la sienne et son argent avec.

Un individu, qui les regardait jouer, dit tout bas à Desbœufs:

— Faites attention, votre ami triche au jeu.

— Hein! fait Desbœufs qui comprend encore; et, son attention éveillée, il observe, autant que sa vue obscurcie le lui permet, son indécrottable partenaire.

Tout à coup, il le voit glisser deux as: — Ah! dis donc, filou! s'écrie-t-il, tu te donnes quatre as!

Le malheureux voyait double.

— Tu triches, ajoute-t-il.

— Je triche?

— Oui, tu triches; je ne veux plus jouer aux cartes.

— A quoi veux-tu jouer? aux dominos, au billard, aux dames, au loto, au bouillon, à retourner les harangs, au doigt mouillé, à piller ou face?

— Non, je te joue un litre à qui descendra l'autre.

Vannier, qui sent qu'il a conservé ses forces et sa raison, et qui sait qu'à ce jeu-là c'est à son ami qu'il revient tous les atouts, accepte la partie, et voilà nos joueurs transformés en athlètes, qui se placent en face l'un de l'autre, à l'instar des lutteurs à moins plates, qui s'intitulent dans les foires: « Professeurs de courage français. »

D'un coup de poing, Vannier descend Desbœufs. « Un litre à 60! crie-t-il, pour le compte de monsieur. — Première manche, répond Desbœufs; ma revanche! Vannier accepte; on se remet en garde, et bientôt Desbœufs est de nouveau descendu; en voilà encore pour 12 sous.

Desbœufs, furieux, se relève et demande une seconde revanche qui lui est donnée, mais si complète, cette fois, qu'il lui est impossible d'en demander une troisième, satisfaction, du reste, qu'il n'eût pas eue, car en ce moment des agents arrivaient et conduisaient le vainqueur chez le commissaire de police.

Les voilà tous deux devant le tribunal, amis comme... s'il ne s'était rien passé, et Desbœufs très-désolé, en bon joueur, à serrer la main de son adversaire; mais le ministère public est moins indulgent et requiert contre le prévenu.

— Enfin, messieurs, dit celui-ci, Desbœufs peut le dire, c'est lui qui m'a provoqué.

Desbœufs. — Ça, c'est vrai, ou je m'appelle plutôt pas Desbœufs.

Vannier. — J'ai accepté; je l'ai donc descendu une fois; il me demanda sa revanche.

Desbœufs. — C'est vrai; je l'ai voulu; il me l'a donnée.

semble que je me suis perdu, que je me cherche; il me manque quelque chose de moi-même, et ce quelque chose, c'est ce que j'ai de meilleur: c'est vous!

« Nous nous battons là-bas comme... ma foi! comme des Français. En face du danger, mes chères âmes, je me sens plus de religion; je me recommande à Dieu avant le combat, je deviens dévot comme nos marins, et puis, si vous saviez comme j'embrasse les deux petites médailles que vous m'avez données à mon départ! Ma mère sera contente, et je la vois d'ici racontant tout cela à M. le curé.

« Nous avons chaud dans la bataille, mais dame nous avons froid au camp. Lorsqu'il faut coucher sous la tente, et quelquefois sur le sol, où l'on n'a que la neige pour draps blancs et un manteau pour couverture, on n'est pas souvent en moiteur. Je vous vois d'ici tressaillir toutes les deux en lisant ces lignes. Vous voudriez pouvoir venir à moi les mains pleines de flanelle et la bouche pleine de chaudes paroles qui me réchaufferaient.

« J'ai connu au camp un garde mobile, Marcel Gauthier, qui commençait à être architecte à Paris quand la guerre a été déclarée. Il a pris le chassepot, le sac sur le dos et en avant! C'est un cœur d'or, un bras de fer, mais dans la vie privée il rougit comme une jeune fille. Quand vous le connaissez, vous verrez que j'ai eu raison d'en faire tout de suite mon meilleur ami.

— C'est vous, monsieur? dirent les deux femmes en s'interrompant et en lui tendant les mains.

— Oui... effectivement... c'est moi, balbutia Marcel en serrant leurs mains avec une émotion qui faisait trembler ses doigts et qui étouffait sa voix.

Vannier. — Il le dit lui-même. A la revanche, je l'ai encore descendu.

Desbœufs. — Oui, seulement l'aurais pu ne pas me casser ma pipe.

Vannier. — Je ne l'ai pas fait exprès.

Desbœufs. — Oh! je ne t'en veux pas.

Vannier. — Si bien qu'il me demande une autre revanche.

M. le président. — Oui, enfin vous avez terrassé trois fois de suite ce malheureux qui était ivre?

Desbœufs. — Ah! je l'ai voulu; à preuve que lui ne voulait pas, et que j'y ai dit: « Je vas te manger le nez; » je t'en veux pas, Vannier.

Vannier. — A preuve qu'il ne m'en voulait pas, c'est que c'est pas lui qui m'a fait arrêter, c'est le marchand de vins.

Desbœufs. — Tout de même, je crois bien que tu filoutais au jeu.

Le tribunal condamne Vannier à huit jours de prison; les deux amis se prennent bras dessus, bras dessous et sortent aux rires de l'auditoire.

(Gazette des Tribunaux.)

— L'homme de lettres ou le gastronome sans argent. — On dirait le titre d'un vaudeville de Scribe, n'est-ce pas? En réalité, il y aurait peut-être une pièce à faire avec cette histoire.

Arrivons au fait. Un pauvre diable anglais, nommé Davy, sans emploi et sans argent, était hier matin tristement appuyé sur le parapet du quai des Orfèvres, et pour se distraire sans doute de ses noires pensées, regardait passer les bateaux, « tout le long, le long de la rivière. »

Tout à coup un monsieur qui arrivait les mains dans ses poches et le nez au vent, avisa notre anglais et lui trouvant probablement bonne figure, s'approche de lui et lui demande s'il ne pourrait pas lui procurer un emploi.

— Ah! dit Davy, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui procure des places aux autres? J'en aurais plutôt besoin d'une, moi qui n'ai pas seulement dans ma poche de quoi payer mon déjeuner.

— Comment, vous êtes aussi malheureux que cela? s'écrie le monsieur. Pauvre garçon, que ne le disiez-vous? Je suis sans emploi en ce moment, c'est vrai, mais je suis homme de lettres et j'ai encore quelques ressources. Venez, mon brave, venez avec moi, nous allons déjeuner ensemble.

Et l'homme de lettres, puisque telle était la qualité du nouveau venu, prit le bras de l'anglais, auquel il fit traverser les ponts pour le mener au restaurant Lavrin, 90, boulevard Saint-Germain.

On s'assit, on déjeuna. On déjeuna même très bien, puisque la note s'élevait à 44 fr. 90 c., et qu'on avait fumé 2 fr. 40 de cigares et bu 5 fr. 50 de vins et de liqueurs.

— L'addition! dit l'homme de lettres. Le garçon parut.

— Allez me chercher votre patron, fit l'amphitryon, j'ai à lui parler.

Le patron vint:

— Monsieur, dit alors l'homme de lettres d'un ton badin, en allumant un nouveau cigare, figurez-vous que vous nous avez invités à déjeuner, ça vous consolera de votre perte.

— Que voulez-vous dire?

— Que Monsieur et moi n'avons pas en poche un rouge liard, mais notre reconnaissance vous est acquise. Si ça ne vous suffit pas, envoyez chercher un sergent de ville et faites-nous coffrer.

— Pardon, pas moi, fit observer l'Anglais.

— Vous comme moi. Nous avons déjeuné ensemble. Nous ne nous quitterons pas dans le malheur.

On les arrêta tous deux en effet, et on les mena chez M. Leclerc, commissaire de police de la Sorbonne. Le prétendu homme de lettres a été reconnu pour un nommé Albert-Charles Simon, escroc vulgaire, qui sortait de prison le matin même où il avait rencontré Davy.

Mais Francia et M^{me} de Sornay n'eurent pas le temps de remarquer son trouble; elles avaient déjà repris leur lettre chérie et en finissaient la lecture:

« Je reviendrai bientôt, écrivait Richard, car la paix ne peut tarder. Je reviendrai sain et sauf, je n'ai pas la moindre blessure. Attendez-vous à me revoir d'un moment à l'autre; mais préparez-vous; frémissez du premier choc: je vais tomber dans vos bras comme une bombe. Gare à vous! Je vous étoufferai de baisers.

« En attendant, je me fais de grands bras pour vous embrasser toutes les deux à la fois.

« RICHARD DE SORNAY. »

M^{me} de Sornay se pencha sur la lettre que tenait Francia, et d'un même mouvement, elles posèrent leurs lèvres sur ce papier bien aimé, sur cette écriture qu'elles n'avaient pas vue depuis si longtemps. Puis, leurs visages se trouvant ainsi rapprochés, elles s'embrassèrent avec effusion, comme pour se raconter leur joie dans un baiser.

Pour le coup Marcel n'y tint plus: les larmes qui l'étouffaient montaient jusqu'à ses yeux, et il faisait des efforts surhumains pour les refouler.

Tout à coup Francia dit avec inquiétude:

— Mais cette lettre est ancienne. Qu'est-il devenu depuis ce temps-là? Nous sommes au commencement de mars, et la date est du 44 janvier.

— Le 44 janvier, reprit vivement Marcel, qui crut avoir trouvé un chemin pour arriver à son but fatal, c'était le second jour de la bataille du Mans, et elle a duré trois jours.

Inutile de dire qu'on l'y a réintégré.

Quant à l'Anglais, M. Leclerc a dû, jusqu'à plus ample information, l'envoyer au dépôt; il paraît certain qu'il a été la dupe plutôt que le complice de son compagnon, et on va probablement le rapatrier, ce qui est du reste son plus grand désir.

— Une scène villageoise. — Dernièrement un notaire était appelé à la hâte chez un paysan aisé; le messager avait prévenu le notaire que la femme de ce paysan était gravement malade et qu'il venait le chercher pour faire des arrangements; le notaire se mit en route et arriva bientôt chez notre rustique. Celui-ci abordant le tabellion :

— Ah! notre vache, monsieur le notaire, est bien malade.

— Ce n'est pas pour votre vache que vous m'avez fait appeler, père Jean, votre femme, comment va-t-elle?

— Ça va tout doucement... Mais la vache!... Je ne sais pas ce que cela deviendra... Vous allez la voir, elle veut me donner tout son bien en pur don, à vendre et à dépendre. Vous arrangez cela pour le mieux, afin que je ne sois pas contrarié, si elle venait à manquer!

Le notaire et son client se dirigent vers la chambre où se trouvait la malade, le paysan répétant sur un ton plaintif :

« La vache! qu'est-ce qu'on pourrait donc lui faire? »

Le notaire questionne la malade sur ses intentions. Celle-ci explique qu'elle désire que son mari et elle se donnent réciproquement tous leurs biens au dernier survivant.

Le mari voulait bien accepter la donation que lui ferait sa femme, mais il n'était pas disposé à en faire une semblable à celle-ci. En continuant de se lamenter sur la maladie de sa vache, le mari prétextait que la donation ne pressait pas... qu'on pouvait attendre... qu'on arrangerait cela... et puis il ajoutait : « Ma vache! ma vache!... si je pouvais la guérir!... »

La pauvre malade écoutait tout cela et ne demandait qu'une chose c'est que les avantages fussent réciproques.

Cependant on convint qu'il en serait ainsi, et le notaire se mit à écrire. Pendant qu'il écrivait, on entendait par intervalles le père Jean murmurer : « La vache! quoi donc lui faire? quel malheur si nous la perdions! » Quand les deux actes furent rédigés, le mari voulut qu'on signât d'abord la donation de la femme. Cela fait il ne voulut plus entendre parler de faire une donation, il n'avait dans la bouche que ces mots : « Plus tard, la vache!... quand elle ira mieux, nous irons vous voir, Monsieur le notaire. » Il ne fut pas possible d'en obtenir davantage, toujours la malheureuse vache revenant sur les lèvres du mari; le notaire eut beau lui représenter que par égard pour sa femme, il devait signer la donation, il ne put rien obtenir et dut se retirer. Quelques jours après on enterrait la femme, et le mari avait la vache et la succession.

— Une poule qui coûte cher. — Madame Gourmand a-t-elle pris et mangé la poule jaune de sa voisine, madame Vernaz? *That is the question.* S'il faut en croire la partie civile, tout serait consommé, et elle n'aurait plus que la ressource d'une demande en dommages-intérêts.

A l'appel de la cause, les deux femmes se présentent devant le tribunal, escortées d'une demi-douzaine de témoins, et madame Vernaz raconte ainsi les faits :

« Je m'étais aperçue qu'il me manquait une poule jaune, une poule magnifique; ayant appris qu'elle s'était envolée chez madame Gourmand, ma voisine, dont la cour n'est séparée de la mienne que par un mur peu élevé, j'ai tout de suite envoyé chez elle, notre apprenti, le petit Jarles. A peine entré chez les Gourmand, il reconnaît ma poule à laquelle on avait coupé les ailes. Aussitôt j'ai porté plainte au commissaire de

police, qui s'est rendu le lendemain chez M^{me} Gourmand; mais dans l'intervalle ma pauvre poule avait disparu! »

Le commissaire de police s'était en effet transporté chez le sieur Gourmand, mais seulement le surlendemain du jour où la poule jaune s'était envolée. Le petit Jarles ne reconnaît pas dans les poules de la dame Gourmand, celle de la dame Vernaz qu'il avait encore vue la veille.

L'inculpée ayant prétendu qu'elle avait remis la poule au jeune Jarles, fut mise en présence de ce dernier qui lui donna un démenti formel et affirma que non-seulement elle ne lui a pas remis la poule dont s'agit, mais que la veille encore il a vu cette poule dans la cour de la maison de la prévenue.

Les témoins entendus déclarent :

L'un qu'il a vu se sauver la poule jaune et que le lendemain il l'a parfaitement reconnue dans la cour de madame Gourmand.

Le petit Jarles répète les déclarations qu'il a faites au commissaire de police.

La prévenue soutient que c'est faux, et que toutes ses poules, elle les a achetées et non volées.

Après avoir entendu l'avocat de la partie civile et celui de la prévenue, le tribunal condamne madame Gourmand à 50 fr. d'amende, pour vol, et aux dépens, pour tous dommages-intérêts.

(Gazette des Tribunaux.)

— Un mariage à l'électricité. — Cette innovation ne pouvait être inventée que dans le pays qui a produit, avec la télégraphie électrique, les différents modes de l'employer. Jusqu'ici, le télégraphe en matière matrimoniale n'avait pu servir tout au plus que comme moyen de transmission des demandes et des réponses de mariage; il sert aujourd'hui à accomplir la cérémonie elle-même.

On se marie en Amérique par devant le bureau télégraphique tout comme si c'était par devant Monsieur le maire ou Monsieur le curé, et le mariage ainsi contracté est tout aussi légal que l'autre. On peut en juger par la cérémonie qui vient d'avoir lieu dans l'Etat de l'Iowa et dont les détails sont empruntés au *Journal du Télégraphe*, par le *New-York Times*.

Le ministre officiant, domicilié à Keokuck (ville bien connue par des troubles récents), se tenait au bureau télégraphique de cette place pour correspondre avec le couple contractant qui habitait Bonaparte, dans le même Etat, et se tenait aussi à la station du télégraphe.

A cinq heures du soir, heure fixée pour la célébration du mariage, une première dépêche des futurs époux au ministre officiant est ainsi conçue :

« Bonaparte, 16 avril 1874.

« Nous sommes prêts pour la cérémonie.

« Signé : JOHN SULLIVAN,
F. GODOWN. »

La deuxième dépêche est du ministre; elle porte :

« Keokuck, 16 avril. — John Sullivan et Françoise Godown, veuillez joindre vos mains et prendre l'engagement suivant : « Nous (vos noms et prénoms), nous engageons mutuellement et solennellement devant Dieu et les témoins présents à prendre, chacun de nous pour époux (ou épouse), celui à qui nous donnons la main et à en faire notre compagnon (ou compagne) éternel et à nous séparer entièrement d'autrui; à rester attachés l'un à l'autre pendant la maladie ou en santé, et à remplir tous les devoirs d'un compagnon (ou compagne) fidèle jusqu'à ce que la mort vienne nous séparer l'un de l'autre.

« Si vous acceptez de contracter cet engagement, veuillez me l'annoncer dans un message à cet effet.

« Le ministre officiant,
W. C. PRATT. »

Réponse et 3^e dépêche :

« Bonaparte, 16 avril. — Au Rév. W. C. Pratt à Keokuck. Nous déclarons accepter et prendre l'engagement indiqué. — Signé : John Sullivan F^{ce} Godown. »

— Ah!... firent-elles avec un soupir de soulagement.

Mais elles reprit bientôt d'une voix frémissante :

— Et cette blessure était-elle grave?

Marcel sentit une sueur froide sur son front et se précipita enfin à répondre :

— Très-grave.

M^{me} de Sornay se renversa sur son fauteuil. La pauvre mère, dont la vie avait toujours été si heureuse, n'avait pas prévu le malheur; elle était sans armes contre lui. Ses yeux se fermèrent; en un instant, sa figure fut tellement décomposée que Marcel crut voir la mort y poser son doigt, creuser la joue et marquer les coins de la bouche, absolument comme les Prussiens qui marquaient les maisons avec de la craie pour annoncer qu'ils en prenaient possession.

Francina et la brave Polletaise coururent à son secours, pendant que Marcel la regardait, épouvanté du mal qu'il venait de lui faire.

— Oh! quel message de malheur! pensait-il. Il arrivera tout ce qu'il pourra, mais je ne tuera pas cette pauvre mère... Je ne suis pas un bourreau, moi... Je ne veux pas l'être... ce n'est pas mon métier.

M^{me} de Sornay rouvrit les yeux. Quand le sentiment de la réalité lui revint, elle prit les mains de Marcel; puis, avec ces regards suppliants qui semblent dire : « Je vous en supplie, trompez-moi! » elle lui dit :

— Richard est blessé grièvement... Mais il y a six semaines de cela... et maintenant est-il encore en danger?... souffre-t-il toujours beaucoup?

— Non, madame, non, il ne souffre plus, répondit Marcel, tout heureux de cette réponse ambiguë, qui mentait et qui ne mentait pas.

— Il ne souffre plus! s'écrièrent les deux femmes.

— Il se sert de son bras? demanda Francina.

— Il ne sera pas infirme? dit M^{me} de Sornay.

Conclusion. 4^e et dernière dépêche :

« Keokuck, 16 avril. — A John Sullivan et F^{ce} Godown à Bonaparte (Iowa). — Par autorité, je vous déclare et prononce mari et femme. Que Dieu vous bénisse et bénisse votre union. — Le ministre officiant, W. C. Pratt. »

— Comment un fermier du Kentucky a su jouer un usurier. — Dans le county de Madison (Kentucky) vit un fermier du nom de Smith, qui jouit d'une honnête aisance. Son fils venait de se marier, il désirait s'établir près de la ferme paternelle. Un certain Thompson, banquier à gros intérêts et à bonnes garanties, se présenta au vieillard et lui proposa la vente d'une belle propriété. Smith répondit qu'il n'était pas disposé à acheter; que cependant il pourrait acquérir la propriété à crédit, et à un prix modéré, que son fils Jack paierait lui-même la somme avec le temps. Jack était un bon travailleur, économe, et l'affaire pourrait aisément se conclure, d'autant que l'hypothèque resterait sur la propriété jusqu'à ce que le paiement fût achevé. Ce qui le confondait, c'était l'intérêt de 12 0/0 demandé par Thompson.

Enfin, après une longue discussion, on convint du prix de 20,000 dollars, dont un cinquième serait payé comptant, et les autres quatre cinquièmes exigibles par des billets d'un, deux, trois et quatre ans de date, avec intérêt de 12 0/0. Le contrat allait être signé, quand Smith suggéra cette proposition : Dans le cas où il pourrait réaliser l'argent qui lui manquait, il lui serait loisible de devancer le paiement de ces billets en retenant l'intérêt de 12 0/0 en manière d'escompte. Cela fut dit avec une grande simplicité, et M. Thompson trouva la proposition trop convenable pour la rejeter; elle fut insérée dans le contrat que les parties signèrent, et le samedi suivant, le premier paiement de 4,000 dollars fut effectué et les billets signés.

A ce moment, Smith dit à M. Thompson :

— J'ai réfléchi à ce gros intérêt, Monsieur, et j'ai cherché quelque monnaie pour acquitter une portion de ces notes.

Et tirant de sa poitrine un rouleau de billets de banque :

— Tenez, comptez cela.

La monnaie fut comptée; il y avait 4,000 dollars, et la première note fut rendue, avec l'escompte de 12 0/0.

M. Thompson avait empêché la monnaie, quand Smith reprit la parole :

— Monsieur Thompson, j'ai un fils qui habite le Missouri, et quand il a appris que j'achetais une ferme pour Jack, il a voulu nous aider. Voilà ce qu'il nous envoie, et, si vous n'y trouvez pas d'objection, nous l'imputerons sur la seconde note.

En même temps il tira de la poche de son pantalon un autre rouleau de banknotes. La monnaie fut comptée, et, avec la retenue de l'intérêt à 24 0/0, la seconde note fut acquittée.

— Eh bien! c'est une singulière chance, monsieur Thompson, reprit Smith, notre femme a fait quelques économies en vendant son beurre, ses œufs, ses volailles, et ce matin elle m'a dit qu'il valait mieux employer cette somme que de la garder sans profit, et de sa poche gauche il tira un troisième rouleau de 4,000 dollars, et la troisième note fut rendue, avec l'escompte de 36 0/0. M. Thompson ne disait pas une parole, mais il changeait de couleur, il se trouvait pris dans son piège!

Smith se met un instant à réfléchir, puis, levant la tête, il dit : Vous connaissez ma fille Salla, monsieur Thompson; c'est une fameuse fille, laborieuse, intelligente, une perle de fille. Elle épouse M. Hibbel; vous connaissez M. Hibbel? Ils sont établis à Kokersville, et font un bon commerce. L'autre jour Jack fut le visiter, et ils s'entretenaient de choses et d'autres quand Salla dit à Hibbel... Peu importe ce qu'ils disaient, répliqua brusquement M. Thompson. M. Smith, donnez vite la somme qu'ils vous ont envoyée; et alors le vieillard tira d'une poche cachée un quatrième rouleau de billets; c'était le paiement de la quatrième note,

— Vous n'avez pas cela à craindre, répondit Marcel, en étouffant un soupir.

— Eh bien, alors nous le guérirons! s'écria M^{me} de Sornay, qui revenait tout de suite à sa nature pleine de confiance dans le bonheur.

— J'irai le soigner là-bas, dit Francina; dites-moi bien exactement où il est, et rien ne m'arrêtera.

— Ne faites pas cela! répondit Marcel au comble de l'émotion et de l'embarras.

Ne sachant plus que dire, il ajouta :

— Pendant que vous partirez pour aller le soigner, il reviendra peut-être ici.

— Mais s'il peut revenir, s'écria M^{me} de Sornay, il est donc convalescent?

— Allais! allais! dit la Faricotte, M. le moblot en savions plus qu'il n'en disions; M. Richard va venir ici d'un jour à l'autre, puisqu'il étions convalescent et qu'on ne parle plus que des préliminaires... comment qu'il disions... c'est ça des *primèrès de la paix*. La guerre est finie, nous allons voir revenir le *bateau d'olivier*, comme je l'entendais dire à un professeur du collège chez qui je lavions la vaisselle.

Et comme, malgré son trouble, Marcel ne put s'empêcher de sourire du langage pittoresque d'Ismérie Faricotte, M^{me} de Sornay, se rassurant de plus en plus, s'écria :

— Nous allons le revoir bientôt, n'est-ce pas, monsieur? Il vous a prié de le devancer pour nous annoncer sa blessure et nous préparer à le voir encore souffrant. Voilà tout, n'est-ce pas?

— Oui, madame, oui... c'est cela, répondit Marcel, qui ne se sentit plus le courage d'apporter le désespoir dans cette maison.

— Ah! ma foi, pensa-t-il, je parlerai plus tard, quand elles auront plus de force... et moi aussi.

avec l'escompte de 48 0/0. M. Thompson prend la monnaie, va droit au court-house, passe quittance de la vente, et donne le titre de propriété à Smith, en faisant cette seule remarque : Vous êtes la plus fameuse canaille que j'aie rencontrée!

— Un jour un préfet écrivait à un maire de prendre ses précautions en prévision du choléra qui commençait à sévir dans le département. Le maire, fort embarrassé d'instructions qui lui semblaient si vagues, après de longues méditations, écrivit à M. le préfet que ses précautions étaient prises et qu'il attendait, lui et les siens, le fléau de pied ferme.

On s'informa des mesures prises par le digne maire, afin de juger de leur efficacité, et l'on apprit qu'il avait fait creuser assez de fosses dans le cimetière pour y loger au besoin tous ses administrés.

A MADEMOISELLE A *****

Pourquoi, fauvette de passage,
T'envoler si tôt loin de nous. —
Bahille encor sous ce feuillage
Où tu rends les oiseaux jaloux.

Nos bois, pleins de soleil et d'ombre,
Si tu le veux, nous aideront
A chasser le nuage sombre
Qui pèse sur mon triste front.

Je t'aimerais sans te le dire;
Mon cœur n'est bon qu'à soupirer;
Ma bouche ne sait plus sourire,
Mes yeux ne peuvent que pleurer.

Ta voix est douce, caressante
Comme l'haleine du zéphyr,
Et ta prunelle éblouissante
Comme une perle de saphir.

Quand je m'endors, quand je m'éveille,
Ton image me suit encor
Pour murmurer à mon oreille
Quelques refrains aux notes d'or.

Je sais dans la forêt profonde
Des sentiers ombreux et fleuris;
Des rochers vieux comme le monde,
Peuplés de Djinns et de Houris.

Là, nous promènerons ensemble
Des songes pleins de volupté;
Là, je veux élever un temple
A tes grâces, à ta beauté.

L. TRICOU,
Vétérinaire.

Etat civil de la commune d'Étampes.

NAISSANCES.

Du 26 Mai. — MERCIER Henri, rue Sainte-Croix, 9.
— 27. CHENIN Louise Augustine, faubourg Evezard.
— 29. ACCLERE Marie-Eugénie, rue Brabant, 7.

PUBLICATION DE MARIAGE.

Entre : BAUDET Edouard, 23 ans, jardinier, faubourg Evezard, 7; et D^{lle} CANIVET Esther-Emma, 24 ans, sans profession, à Champigny, commune de Moriguy.

DÉCÈS.

Du 26 Mai. — ARNOU Marie-Luce-Sophie, 79 ans, veuve Duverger, propriétaire, rue Saint-Jacques, 122.
— 27. DANCHOT Alexis-Laurent, 55 ans, marchand de bois, faubourg Evezard, 40 bis. — 28. CHEVALIER Louis-Toussaint, 46 ans, employé, faubourg Evezard, 24. — 28. JULLEMIER Marie-Thérèse-Augustine, 74 ans, femme Robert, rue du Vicariat. — 28. BATAILLE Aglaé Séraphine-Eugénie, 79 ans, veuve Bigot, rentière, rue du Perray, 46.

Pour les articles et faits non signés : AUG. ALLIEN.

Il se leva et demanda la permission de revenir les voir :

— Comment! dit M^{me} de Sornay, l'ami de mon fils aurait une autre maison que la mienne? Oh! ne craignez rien; nous sommes logés grandement en province. A Paris vous n'avez que les chambres de la famille; ici, nous avons toujours la chambre de l'amitié.

— En vérité, madame, répondit Marcel, je n'oserais accepter.

— On va envoyer chercher vos bagages. A quel hôtel êtes-vous descendu?

— A l'hôtel du Commerce, sur la place Duquesne.

— La place de mon amiral, dit la Faricotte. Faut voir comme sa statue vous a un air crâne! J'entendais l'autre jour un petit Parisien qui disions d'un air méprisant : « Comment se fait-il que la statue de l'amiral Duquesne soit sur la place du Marché, au milieu de toutes ces femmes-là? » Saperlotte! il n'est pas si fier que ça, mon amiral! J'aimerais mieux pourtant le voir devant la Poissonnerie : un amiral, c'est un homme de mer : pourquoi qu'il ne présiderait pas des marchandes de poisson?

Marcel se fit un peu prier; mais il finit par céder aux instances de M^{me} de Sornay. Il réfléchit qu'une fois installé dans la maison, il lui serait bien plus facile de trouver le moment de glisser une phrase de préparation, puis une autre, et d'apprendre peu à peu la fatale nouvelle aux deux malheureuses femmes.

Marcel avait vu dans cette première entrevue la nature à la fois confiante et impressionnable de M^{me} de Sornay; il avait compris que la douleur la briserait du premier coup. Francina lui parut plus énergique, plus courageuse. Il prit la résolution de s'adresser à elle et de lui faire connaître la cruelle vérité.

ANAÏS SÉGALAS.

(La suite au prochain numéro.)

